

CENTURIAE LATINÆ

*Cent une figures humanistes de la Renaissance
aux Lumières offertes*

à

JACQUES CHOMARAT

réunies par Colette Nativel



LIBRAIRIE DROZ S. A.
11, rue Massot
GENÈVE
1997

BEMBO (PIETRO) (1470-1547)

Bembo naquit à Venise, le 20 mai 1470, de Bernardo et Elena Morosini. Son père appartenait à une des familles les plus en vue du patriciat vénitien et fut souvent appelé à remplir des missions diplomatiques auprès des États italiens. De plus, comme d'autres nobles vénitiens, il cultivait les belles-lettres -la tradition classique aussi bien que la moderne toscane (Dante, Pétrarque, Boccace), étaient réunies dans sa bibliothèque riche en manuscrits précieux et célèbres, comme celui de Térence (Vat. lat. 3226). C'est parmi ces livres, avec l'aide et les encouragements constants de son père, qui l'introduisit tout jeune dans les cercles les plus avancés de l'humanisme italien, que le jeune Bembo étudia et se forma sous la direction d'abord de maître Giovanni Alessandro Urticio, puis de Giovanni Aurelio Augurello qui partageait avec son élève la passion de la poésie, qu'elle fût en latin ou en toscan.

Bernard Bembo emmena avec lui son fils à Florence, de juillet 1478 à mai 1480, à l'occasion d'une importante mission diplomatique, lors de ces années cruciales pendant lesquelles Laurent le Magnifique redressait le pouvoir médicéen après la crise qu'avait provoquée la conjuration des Pazzi. Ce fut le premier contact de Pietro, à peine âgé de 8 ans, avec la civilisation florentine, alors à son apogée, et sa première rencontre avec Landino, Ficcin, Politien qui étaient en relations, le premier surtout, avec Bernardo. Une autre ambassade auprès du pape Innocent VIII, en mai 1485, permit à Pietro de faire son premier voyage à Rome. Pour les humanistes du cercle de Pomponio Leto, Rome n'était pas seulement le centre de la chrétienté, elle était surtout la capitale de la re-

cherche antiquaire et épigraphique, du rêve de résurrection de l'antiquité classique. C'est à cette occasion que Pietro aurait composé sa plus ancienne épigramme latine, écrite contre un certain Mateo Gerardo qui récitait très mal les vers de Pétrarque -fait qui souligne la coexistence, dès sa première formation, de sa double culture latine et vulgaire. Pietro revint ensuite à Rome entre novembre 1487 et octobre 1488, toujours à la suite de son père ambassadeur, et il le suivit encore comme plénipotentiaire à Bergame en 1489-1491.

Le premier témoignage d'un éloge contemporain date du 12 novembre 1490 quand, à Padoue, est édité le pronostic pour l'année 1491 de l'astronome Giovanni Basilio Agostini qui célèbre Pietro comme poète latin; la même louange est répétée par son maître Augurello dans un poème à son élève édité en 1491. Cela signifie que la poésie latine, qui avait atteint, à la fin du XV^e siècle, son apogée avec Landino, Politien, Marulle, Pontano, Sannazar, semblait, jusque là, au jeune humaniste la voie la plus sûre pour atteindre la gloire dans les lettres. Cependant, après le retour de Bernardo et Pietro à Venise, la maison Bembo accueillit le plus illustre des hôtes, Ange Politien, qui y demeura en juin 1491 pour étudier et collationner le manuscrit de Térence. Peut-être à la demande du propriétaire, l'humaniste apposa sur l'antique manuscrit une note qui ressemble à nos modernes expertises:

Ego Angelus Politianus homo vetustatis minime incuriosus, nullum aequè me vidisse ad hanc diem codicem antiquum fateor.

La signature sur l'incunable utilisé pour la collation conserve la mémoire de la collaboration de Pietro:

Ego Angelus Politianus contuleram codicem

hunc terentianum cum venerandae vetustatis codice, maioribus conscripto litteris, quem mihi utendum commodavit Petrus Bembo venetus patricius, Bernardi iuriconsulti et equitis filius, studiosus litterarum adolescens... Ipse etiam Petrus operam mihi suam in conferendo commodavit.

Firenze, Bib. Naz. Cent., Banco rari 97.

Et Pietro travailla auprès de Politien et apostilla son incunable de Térence (Milano, Bib. Ambr., Inc. 1523).

Mais la rencontre entre le jeune patricien vénitien et l'humaniste au sommet de sa maturité intellectuelle, déjà auteur des *Silves* et de la première centurie des *Miscellanea* publiée en 1489, devait se révéler bien plus importante que l'étude d'un simple manuscrit. Pietro eut en effet alors l'occasion d'expérimenter une méthode philologique qui accordait la plus haute importance à tous les témoignages du passé et tendait à retrouver la tradition antique à partir d'une méticuleuse critique textuelle. La pleine possession des connaissances qu'avait mises à disposition l'encyclopédisme humaniste rendait possible la correction et la compréhension des textes: c'est le programme que Politien avait exposé dans le *Panepistemon*. Dans le champ de la littérature latine, les résultats les plus brillants, avaient été obtenus en appliquant une méthode comparatiste, c'est-à-dire en confrontant ses productions à des passages parallèles ou à de probables sources grecques. Mais, en ces années 90, l'intérêt de Politien se tournait déjà vers la critique des textes philosophiques, et en particulier ceux d'Aristote. Pietro prit conscience de la limite la plus gênante de sa formation intellectuelle (et de celle de son père) sur le plan philosophique et philologique: son ignorance du grec. Il décida alors de quitter Venise, seul, pour la première fois, pour un long séjour auprès d'un des maîtres grecs les plus estimés de

son époque, Constantin Lascaris qui enseignait à Messine près du couvent de saint Salvatore au Phare. Sa décision fut prise au début du printemps 1492 (lettre à Urticio du 29 mars). Un autre jeune patricien vénitien, Angelo Gabriele, se joignit à lui et tous deux partirent pour Messine le 4 mai. Ce fut une période d'études intenses, presque érémitiques, loin des distractions que pouvaient offrir Venise et une cour de la Renaissance: c'est en effet une distraction bien limitée qu'offre le contact avec la nature primitive et sauvage de la Sicile quand on se promène sur l'Etna. Ce séjour vit aussi la naissance de la grande amitié qui lia Bembo et Cola Bruno qui, de condition inférieure à celle du jeune patricien, le suivra ensuite à Venise, le servant fidèlement comme secrétaire et comme conseiller et lecteur de ses œuvres en cours de rédaction. Selon la pratique des écoles de grec, les élèves s'exerçaient à rédiger des compositions dans cette langue. Pietro écrivit une lettre à Demetrius Mosco, le 1^{er} janvier 1493, une épigramme et, en 1494, une longue harangue au gouvernement vénitien pour l'exhorter à aider les études grecques. Se mesurant avec un des textes les plus difficiles de la sophistique, il traduisit aussi en latin l'*Hélène* de Gorgias.

Bembo restait, d'autre part, en contact avec celui qu'il considérait comme le maître idéal. Il écrivit à Politien, le 18 novembre 1493, et lui envoya le texte de la *Gigantomachie* grecque de Claudien, saluant à cette occasion Jean Pic. Il étudia le grec pendant près de deux ans. C'est lors de son voyage de retour à Venise, l'été 1494, que se situe probablement son passage à Naples et sa rencontre avec Pontano qui eut quelque influence sur

certaines aspects de sa poésie lyrique latine (par exemple, sur certains *Tumuli*) et qui dédia au patricien vénitien le livre VII du *De rebus cœlestibus* (quelques années après la bibliothèque de Bembo s'enrichissait d'un vieux manuscrit possédé par Pontano, le Virgilio Vat. Lat. 3225).

C'est alors que disparurent dans cette année terrible que fut l'an 1494 certains de ceux qui étaient les points de référence de Bembo, comme Politien et Pic. Pour chacun, il composa un tombeau. Celui de Politien, en particulier, est construit à partir d'allusions à Orphée, et au trône sur la mort du Magnifique. Adoptant la fiction des noms bucoliques, Bembo réunit ensuite le souvenir des deux érudits dans le Tombeau de *Leucippe et Alcon*. L'éloge funèbre de Politien et Pic montre qu'il les considérait surtout comme les phares de la renaissance de la pensée philosophique, domaine dans lequel, après avoir appris le grec, Pietro se plongea. Revenu dans sa patrie, il fréquenta, à Padoue, les cours de Niccolò Leonico Tomeo célèbre pour sa tradition aristotélicienne. L'apprenti philosophe chercha aussi à acquérir les sources essentielles comme le *De anima* d'Aristote avec le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise que lui avait envoyé Girolamo Donà (lettre à Donà du 2 mai 1496). Ses études aristotéliciennes se poursuivirent encore dans les années 1497-1499, quand il suivit son père nommé *vicedomino* à Ferrare. La ville possédait une université que Guarino, puis son fils Battista avaient rendue célèbre; Niccolò Leoniceno y enseignait.

Il est important de rappeler que la période aristotélicienne de Bembo coïncide avec une des plus grandes entreprises éditoriales du Quattro-

cento, la première édition d'Aristote en grec dirigée par Alde Manuce de novembre 1495 à juin 1498. Les volumes publiés furent attentivement étudiés par notre auteur comme le montrent les extraits de ses carnets de notes. La présence d'un ami d'Alde, comme Bembo, qui connaissait parfaitement le marché éditorial universitaire de Padoue et Ferrare et collaborait avec des professeurs comme Leoniceno, aida sûrement à la diffusion de l'édition. Le nom de Pietro Bembo s'associe donc à celui d'Alde Manuce dès la première édition aldine du 28 février 1495, la grammaire de Constantin Lascaris, un texte de base de l'école grecque que Pietro et Angelo Gabriele avaient apporté à Alde directement de Messine avec des annotations et des compléments autographes du vieux maître. Alde remercia Bembo à sa façon, en imprimant sa première œuvre en latin, le *De Aetna* en février 1496, trente feuillets in-quarto imprimés avec les plus beaux caractères romains qui aient vu le jour. Le *De Aetna*, dédié à Angelo Gabriele, l'ami des années de Messine, est un dialogue dont les interlocuteurs sont Pietro et son père Bernardo à qui il décrit une ascension sur l'Etna. La forme dialogique sert de prétexte pour traiter un sujet scientifique et naturaliste dans l'esprit de ses nouvelles études aristotéliciennes. Mais Bembo dépasse les limites du genre (comme il fera dans toutes ses œuvres), en proposant un nouveau type d'écriture dans lequel la profondeur du contenu est tempérée par la légèreté du ton de la conversation. Cette exigence stylistique s'accroît lors des deux années qu'il passa à Ferrare où il noua ses premières relations avec des humanistes ou des poètes comme l'Arioste,

Antonio Tebaldeo, Jacques Sadolet, Ercole Strozzi. À Ferrare, il commença à composer les *Asolani*, un autre dialogue, mais en vulgaire, qui aborde, dans le milieu idéalisé de la petite cour de Caterina Cornaro à Asolo, la thématique amoureuse, marquant ainsi son net rapprochement avec le néoplatonisme ficinien. De retour à Venise, Bembo éprouva une intense expérience amoureuse avec Maria, l'épouse de Bernardino Savorgnan, relation dont témoigne une active correspondance entre le début de 1500 et septembre 1501. Son amitié avec Angelo Gabriele se refroidit alors que se consolidaient ses liens avec Vincenzo Querini, Tomasso Giustiniani, Niccolò Tiepolo, avec lesquels il constitua la « compagnie des amis » dont les *leggi* (ms. autographe, Bib. Ambr. S 99 sup., cc. 206r-208 v) ont le même esprit que les « nomoi » composés par Carteromaco pour Alde Manuce. Alde employa de nouveau l'énergie de Bembo pour l'édition des *Cose volgari* de Pétrarque en 1501, édition fondamentale par sa présentation matérielle et par le texte qu'elle offrait. Il s'agit d'un des premiers livres de petit format in-octavo, en caractères cursifs et Alde lui-même confessa qu'il avait trouvé ce modèle de livre et d'écriture dans des manuscrits appartenant à la bibliothèque de Bembo, et surtout de petits manuscrits écrits par Bartolomeo Sanvito; sa marque même, l'ancre et le dauphin, (préfigurée dans les hiéroglyphes de Polifile), fut empruntée à une monnaie en or de Titus que possédait Bembo; pour le texte, Alde utilisa les manuscrits Vaticani latini 3195 -l'original du *Canzoniere*- et 3196 -le manuscrit autographe des ébauches- qu'avait obtenus Bembo. L'opération avait été menée à bien

grâce au frère de celui-ci, Carlo, qui avait réussi à joindre le propriétaire du manuscrit et à se faire attribuer par le collègue vénitien le privilège décennal des éditions de Dante et Pétrarque (26 juin 1501). Pietro, de son côté, avait transcrit le *Canzoniere* et la *Divine comédie* sur un seul manuscrit (Vat. lat. 3197), achevé en juillet 1502, écartant, pour Dante, la vulgate du XV^e siècle au profit d'un bon manuscrit du XIV^e, le Vat. lat. 3199. L'édition des *Terze rime* de Dante sortit peu après, toujours chez Alde, en août 1502. La signature du Vat. lat. 3197 indique la date du 26 juillet 1502, dans la villa de Recano, près de Ferrare, propriété du poète latin Ercole Strozzi, le fils du célèbre Tito Vespasiano.

Entre 1502 et 1503, après un voyage à Rome avec Superchio et Querini en mai 1502, Ferrare semble de nouveau attirer Bembo. C'est une période intense où se mêlent l'amour pour Lucrece Borgia -source d'inspiration de sa poésie latine et vulgaire-, l'achèvement des *Asolani* et la prise de conscience de l'importance de la littérature en langue vulgaire et de sa dignité égale à celle du latin -ainsi qu'il l'écrivit dans un poème latin dédié à un certain Sempronio, qui n'est pas Strozzi. Mais Bembo, continuant à travailler sur les deux fronts, composa un dialogue latin sur un difficile sujet philologique, le *De Virgilli culice et Terentii fabulis* (dédié à Strozzi et édité seulement en 1530; un privilège d'imprimer donné le 14 février 1504 permet cependant de l'identifier avec le *De corruptis poetarum locis*). C'est un dialogue singulier dont le double cadre multiplie les passages vers le passé: dans la première partie (Rome, mai 1502), c'est la rencontre de Bem-

bo et Querini avec Tomasso Inghirami, nommé Phèdre, qui relate une conversation entre Pomponio Leto et Ermolau Barbaro qui eut lieu vers 1493, auprès du temple de la Minerve, à Rome et aborde minutieusement les problèmes posés par le texte du *Culex* attribué à Virgile et des comédies de Térence. On y perçoit l'apport des manuscrits de Bembo et la référence méthodologique implicite aux *Miscellanea* de Politien, le vrai inspirateur d'une œuvre qui marque aussi le dernier exercice philologique de notre auteur dans le champ classique. Dans le même temps, Bembo continue ses expériences dans le genre du dialogue dont la forme se substitue aux traditionnels recueils d'annotations, comme les *Miscellanea*, sur le modèle de l'*Actus* de Pontano. Le cadre romain sert enfin à donner un plus grand relief à l'exaltation du mythe de la Rome antique qui l'amène aussi à affirmer la supériorité de Virgile sur Homère. En définitive l'œuvre entière se présente comme un hommage à la grande tradition humaniste désormais privée de ses grands maîtres, comme il l'écrit en 1505 dans une lettre de condoléances à Philippe Beroalde le jeune pour la mort de son père, dont il associe la mémoire à celle de Pic, Politien, Leto, Barbaro.

Il faut souligner l'importance de Fedra dans l'humanisme romain, surtout pour la lecture des classiques du théâtre antique Plaute et Térence (durant son bref séjour romain Bembo avait promis à Fedra une copie de son Térence en échange d'un ancien manuscrit de Plaute (cf. lettre à Fedra le 15 sept. 1502).

Mais ces études furent contrariées par les peines de la vie. Son frère aîné Carlo mourut le 20 décembre 1503 et Pierre fut contraint de retourner à Ve-

nise pour assumer les responsabilités civiles qui étaient celles des aînés. Il concourut ainsi, plusieurs fois, pour l'attribution de charges diplomatiques et politiques, mais toujours sans succès, peut-être à cause de la méfiance des dirigeants vénitiens qui voyaient que cet intellectuel libre incarnait la même idée de la primauté absolue des lettres qu'ils avaient déjà condamnée chez Barbaro.

Bembo désormais ne peut plus supporter Venise. En mars 1505, il publie chez Alde, les *Asolani* et en envoie immédiatement un exemplaire à Sannazar, puis profite de la première ambassade de son père auprès de Jules II, en avril 1505 pour quitter Venise. Pendant le voyage de retour, il passe par les cours d'Urbino, Ferrare, Mantoue, préparant son grand départ loin de Venise et de sa famille. Ce départ eut lieu l'année suivante où il se fixa pour six ans à Urbino, dans la splendide cour de Guidubaldo de Montefeltro et Elisabetta Gonzaga, qui accueillait Castiglione, Julien de Médicis, Bibbiena, Ottaviano et Federico Fregoso. Là encore il fut partagé entre sa vie mondaine de courtisan -en portent témoignage de joyeuses œuvres en vulgaire comme les *Stanze* et les *Motti*- et son désir de trouver un refuge intellectuel, presque ascétique, éloigné du monde dans un ermitage, comme celui de Fonte Avellana, sur le modèle de la Valchiusa de Pétrarque.

Cette période fut féconde en activités littéraires. Elle est consacrée surtout à l'organisation de sa production lyrique, soit en latin (cf. le ms. autographe Antoniano 635, où on remarque les poèmes liés au *Faunus* et ceux dédiés à Lucrece Borgia), soit en vulgaire (Marciano It. IX, 143: le recueil des *Rime*, dédié à Elisabetta Gonzaga dans

le courant de 1510). Sur la base de nouvelles lectures, comme le *De vulgari eloquentia* de Dante et la « grammaire » d'Alberti (Vat. Reg. lat. 1270), il commence à rédiger un ouvrage sur le style et la grammaire du vulgaire -le futur *Prose della volgar lingua*- auquel il avait déjà pensé en 1500-1502, lors de recherches philologiques sur Dante et Pétrarque qu'il avait faites pour d'Alde.

L'horizon d'Urbino pourtant est restreint et peu sûr: en 1508 meurent les deux plus influents protecteurs de Bembo, le duc Guidubaldo et le cardinal Galeotto Franciotti della Rovere. Bembo commence alors à regarder vers Rome et la curie pontificale, ce qui implique qu'il embrasse la vie ecclésiastique. Il fit un premier pas dans cette direction en devenant, en janvier, commandeur de l'ordre de saint Jean de Jérusalem à Bologne (il n'en obtint le bénéfice qu'en 1517).

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'hommage *post mortem* à Guidubaldo, le *De Guido Ubaldo Feretrlo deque Eltsabetha Gonzaglia Urbini ducibus* (1509-1510), un dialogue latin, dans le plus parfait style cicéronien (traduit ensuite en italien par l'auteur, 1511-1512), qui met dans la bouche d'interlocuteurs appartenant à la Curie -Sadolet, Sigismondo de' Conti, Béroalde- un éloge appuyé de Jules II.

Au début de 1512, Bembo se trouve à Rome, dans la maison de Fregoso, avec Sadolet et Camillo Paleotti. Le milieu romain, imprégné d'une culture humaniste latine fondée sur les principes de l'imitation -celle de Cicéron, en particulier-, semble aussitôt lui convenir. Le classicisme était devenu l'instrument culturel et religieux de la Curie romaine, et la *restitutio antiquitatis*, dans les lettres comme en archi-

itecture et en art, coïncidait avec l'affirmation de la puissance de la papauté. Bembo se mit consciemment au service de ce projet et engagea une polémique avec le défenseur du style éclectique, le philosophe et théologien Jean-François Pic, polémique qui reprit les termes de celle qui avait opposé Politien et Paolo Cortese. Pic écrivit à Bembo, le 19 septembre 1512, une « lettre ouverte » dans laquelle, au nom d'une idée universelle du beau, il affirmait la légitimité d'une expression personnelle, sans contrainte rhétorique ou stylistique, et rejetait donc l'imitation servile d'un seul auteur. Bembo répondit par une autre lettre, datée du 1^{er} janvier 1513 et publiée à Rome vers 1514. Négligeant les préliminaires philosophiques de Pic et discutant seulement le problème de l'imitation conçue comme le processus d'assimilation d'un seul auteur -Cicéron pour la prose, Virgile pour la poésie-, considéré comme un modèle empirique, mais non idéal, dont on approche après l'avoir étudié et lu, comme en témoignent les carnets de Bembo lui-même. La position de Bembo l'emporta dans la Rome de Léon X qui le nomma secrétaire aux breffs à côté de Sadolet. Ce fut une charge délicate et très prenante dans laquelle il dépensa toute sa maîtrise stylistique à composer des lettres en style cicéronien, vrais manifestes du cicéronisme de la Curie. Bembo eut peut-être alors l'illusion de compter pour quelque chose dans la politique papale et l'espoir de devenir cardinal, en particulier quand il fut envoyé à Venise en novembre 1514 avec la charge de briser l'alliance de la Sérénissime avec la France. Malgré le beau discours qu'il lut devant le Doge -le sommet de l'intelligence politique de Bembo- les

seigneurs vénitiens ne prêtèrent pas attention à ce vénitien qui n'était plus leur concitoyen; la mission fut un échec et la vie parmi la Curie romaine devint toujours plus vide et sans espoir.

Ce fut alors, vers 1516, qu'il reprit intensément ses études, enrichissant ses fichiers sur Cicéron, complétant le *De Virgilit cultice et Terentii fabulis*, collationnant un ancien manuscrit du *Décameron* et complétant les *Prose*.

Sur le plan humain, Bembo avait rencontré en 1513 l'amour de sa vie, Ambrogina Faustina alla Torre, dite la Morosina (†1535) avec laquelle il vécut maritalement et qui lui donna trois enfants (Lucilio, Torquato et Elena). Dans le même temps, sans en éprouver aucun scrupule, il accumulait les bénéfices ecclésiastiques et s'occupait à en obtenir effectivement les revenus. En 1518, une grave maladie mit sa vie en danger et le fit réfléchir sur l'inutilité de son séjour romain et sur la vanité qu'il y avait à espérer devenir cardinal. La mort de son père Bernard, survenue le 28 mai 1519, peu de jours avant qu'il ne le rejoignît à Venise, fut un grave choc. Il revint à Rome en 1520, mais laissa la Morosina à Venise, signe qu'il pensait désormais à un retour définitif pour veiller aux intérêts de la famille dont il était responsable. En novembre 1520, son ami Bibbiena mourut aussi. Au printemps 1521, Bembo revint en Vénétie. Il préféra résider dans sa demeure ancestrale de Santa Maria di Non, près de Padoue, le Noniano qui devint vite un cénacle, un refuge et abrita sa précieuse bibliothèque, son musée d'antiquités romaines, d'inscriptions, de monnaies et de vases et sa collection d'œuvres d'art modernes, comme les célèbres portraits de Raphaël. C'est là

qu'il acheva la rédaction des *Prose*.

La mort de Léon X, en décembre 1521, et l'élection d'Adrien VI interrompirent à ses rapports avec Rome. Mais il devenait nécessaire, pour jouir de ses bénéfices ecclésiastiques, qu'il prît au moins les ordres mineurs et revêtit l'habit des chevaliers de saint Jean de Jérusalem, ce qu'il fit le 6 décembre 1522. Rome pourtant le rappelle en 1523, avec le nouveau pape médicéen Clément VI qui choisit Sadolet comme rédacteur des brefs et Giovanni Matteo Giberti comme dataire. Pour Bembo, c'est une occasion à ne pas perdre: il pourra mieux veiller à ses propres intérêts dans la Curie, à l'attribution et la conservation de ses bénéfices. Il prépara une copie manuscrite de la dédicace des *Prose* au Pape et composa pour Giberti (qui venait d'être nommé évêque de Vérone) un poème latin qui célébrait le lac de Garde, le *Benacus*. À la fin d'octobre 1525, il gagna Rome avec ces présents littéraires. Le *Benacus* fut aussitôt imprimé, en même temps qu'un autre poème qui célébrait Giberti, le *Verona* d'Agostino Beaziano, chez un des meilleurs imprimeurs du moment, Francesco Calvo, plus tard l'éditeur du *De piscibus* de Giovo et du *De partu Virginitis* de Sannazar. Mais tout paraît avoir été inutile: Bembo trouva une cour froide, presque hostile, et il semble que le *Benacus* n'ait pas plu à Giberti ni à ses conseillers, peut-être Sanga et Berni (ainsi qu'on le voit dans une lettre à Giberti, 28 janvier 1528). En avril 1525, il revint à Padoue avec une certaine amertume, mais à temps pour ne pas être emporté par le terrible sac de 1527 qui effaça les derniers restes d'une cour qui avait été la sienne.

Il lui restait le temps de l'étude, du

travail soigneux consacré aux éditions de ses œuvres - preuve de l'attention particulière qu'il accordait au passage à l'imprimerie et au travail typographique et qui datait de sa collaboration avec Alde Manuce. C'est ainsi que parurent les *Prose* (Venise: Giovanni Tacuino, septembre 1525), le dialogue sur le vulgaire, commencé dans le lointain décembre 1502, entre Carlo Bembo, Giuliano Medicis et son ami latiniste Ercole Strozzi qui défend les droits du latin. L'œuvre eut une très forte influence dans la suite la littérature et de la langue italienne. Affirmant la primauté de la langue littéraire fondée sur l'autorité des grands auteurs de la tradition vulgaire, Pétrarque pour la poésie et Boccace pour la prose, elle proposait un modèle d'imitation analogue à celui que Bembo avait déjà théorisé dans sa polémique avec Pic. Quand en décembre 1529-janvier 1530, Bembo s'éloigna de nouveau de Vénétie pour gagner Bologne, où se déroulait la rencontre entre Clément VII et Charles V, il fut presque universellement salué comme le prince des lettrés italiens, l'arbitre du style, le conseiller des poètes et des poétesse, comme Vittoria Colonna. L'événement fut opportunément confirmé par le premier projet de publication complète de ses œuvres. Elles parurent en mars 1530, chez G. A. Nicolini da Sabio et ses frères, à Venise en trois volumes: le 1^{er} contenait tous les dialogues latins, publiés pour la première fois, témoignages d'une époque et d'une culture bien lointaines, mais auxquelles Bembo ne renonçait pas; le second, la seconde édition des *Asolant*; le troisième, la première édition des *Rime* qui marquaient presque le début du pétrarquisme lyrique italien. En septembre 1530, Bembo reçut, en-

fin, la plus grande marque de reconnaissance de sa patrie: il fut nommé historiographe officiel de la république et bibliothécaire de la Nicena, comme successeur d'Andrea Navagero, mort en 1529. Cette charge comportait la rédaction de l'histoire de Venise laissée interrompue par Sabellico en 1487 et qu'il poursuivit jusqu'en 1513, aidé d'importantes documents d'archives et surtout des *Diarii* de Marin Sanudo. *L'Historia veneta*, écrite en latin, fut ensuite traduite en vulgaire par Bembo. Les éditions de ses œuvres se poursuivaient: la seconde des *Rime* (avril 1535) et des *Prose* (juillet 1538) et la première des lettres latines écrites pour Léon X (juin 1535) qui rapprochait Bembo de la Curie, surtout du cardinal Alexandre Farnèse, par l'entremise de Carlo Gualteruzzi. La possibilité du cardinalat devint une certitude avec son élection en 1538 et sa proclamation solennelle du 15 mars 1531. Bembo prit les ordres majeurs, s'installa de nouveau à Rome, fut nommé en 1541 évêque de Gubbio où il résida effectivement (novembre 1543-mars 1544) jusqu'à ce qu'il soit muté à l'évêché de Bergame où il ne se rendit jamais, y envoyant le fidèle Vettor Soranzo. Sa mort survint à Rome le 18 janvier 1547.

BIBLIOGRAPHIES

Dionisetti C. « B., P. », p. 133-151, in: *DBI* 8, Roma, 1966.

Perocco D. « Rassegna di studi bembiani (1964-1985) », *Let. It.* 37, 1985, p. 514-540.

ŒUVRE

B. travailla à corriger ses œuvres jusqu'à la fin de sa vie et chargea ses exécuteurs testamentaires, en premier lieu Gualteruzzi, d'en procurer une éd. complète et définitive après sa mort. Gualteruzzi commença la

publication avec le *De Urbini ductibus*, les *Lettere* (livre I), les *Rime* (Rome: Valerio Dorico, 1548). La troisième éd. des *Prose* fut en revanche publiée à Florence, chez Torrentino, en 1549. De l'imprimerie aldine sortirent, à Venise, les *Lettere* (L. 2), 1550, et les *Historiae Venetae*, 1551. Le projet d'éditer les œuvres complètes fut repris avec l'impression à Venise, chez Gualtiero Scoto, en 1552-1553 des *Asolani*, du *Carminum libellus*, du *Della historia vniuersana libri XII*, des *Lettere* (L. III-IV), *Epistolarum familiarium libri VI*. D'autres lettres de B. furent publiées par Francesco Sansovino (Venezia, 1560 et 1564). Dès lors les éd. se multiplièrent, sans nouveautés importantes jusqu'à celle, presque complète de Seghezzi, les *Opere del cardinale P. B. ora per la prima volta tutte in un corpo unite*. Venezia: F. Hertzhauser, 1729, 4 vol. (repr. 1965). L'*Istoria veneziana* fut republiée par Iacopo Morelli, Venezia: Zatta, 1790, à partir des mss originaux, alors que les *Monumenti di varia letteratura tratti dai manoscritti di Mons. L. Beccadelli*, Bologna, 1797, mirent à jour de nouvelles acquisitions. Une nouvelle éd. des *Opere*, in: *Classici Italiani*, Milano, 1808-1810, 12 vol.; repr. anast. 1978, avait le défaut d'exclure les œuvres latines, qui depuis sont toujours restées séparées des œuvres en vulgaire, créant une dicotomie qui n'avait jamais existé pour l'auteur.

Les meilleures éd. des œuvres en vulgaire sont celles de C. Dionisotti, *Asolani e Rime*, Torino, 1932; *Prose e rime*, Torino, 1960; 2^e éd. 1966; rééd. Milano, 1989; M. Marti, *Opere volgari*, Firenze, 1961; M. Pozzi, *Trattatisti del Cinquecento*, Milano/Napoli, 1978.

Pour le texte des *Asolani*, cf. l'éd. crit. fondamentale de G. Dilemml, Firenze, 1991.

En préparation: éd. critique des *Rime* et des *Prose* par C. Vela (cf. « Il primo canzoniere del B. (ms. Marc. It. IX, 143) », *SFI* 46, 1988, p. 163-251). Il existe aussi une éd. crit. du *Volgarizzamento des Dialogs De Guido Ubaldo Feretrio deque Elisabetha*

Gonzaglia ducibus, par M. Lutz, Genève, 1980. Une éd. des *Lettere*, par E. Travi, Bologna, 1987-1994, est en cours (vols 1-4 parus), qui adopte le bon parti de suivre l'ordre chronologique et d'unir ainsi, pour la première fois, les lettres latines et italiennes (on y trouve jointes les lettres à Maria Savorgnan, déjà publiées in: M. Savorgnan, P. B., *Carteggio d'amore (1500-1501)*, C. Dionisotti ed., Firenze, 1950).

Parmi les autres éd. modernes des œuvres latines:

Le Epistole 'De imitatione' di Giovanfrancesco Plco della Mirandola e di P. B. G. Santangelo ed., Firenze 1954 (recension: R. Spongano, *GSLI* 131, 1954, p. 427-437).

De Aetna. Trad. de V. E. Alfieri, notes de M. Carapezza et L. Sciascia. Palermo, 1981.

Gorgiae Leontini in Helenam laudatio, ed. critica a cura di F. Donadi. Roma, 1983.

Les poèmes latins du codex Antoniano ont été publiés par M. Pecoraro, *Per la storia del Carmi del B.: una redazione non vulgata*. Venezia/Roma 1959 (recension: Dionisotti, *GSLI* 138, 1961, p. 573-592). Une éd. récente des *Carmina*, sans mention d'éditeur (San Mauro Torinese, 1990) reproduit l'éd. de 1552.

ÉTUDES

BIOGRAPHIE

Une *Vita di Messer P. B.* suivit la publication de l'*Istoria* (Venezia: Scoto, 1552), alors que Giovanni Della Casa écrivait en latin une *P. B. vita* (Firenze: Giunta, 1567).

La vie écrite par Ludovico Beccadelli ne fut publiée qu'au XVIII^e, in: *Raccolta degli storici di cose veneziane* 2, Venezia: Lovisa, 1718. Un autre portrait important fut dessiné par G. M. Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1760, vol. 2, 2^e part., p. 733-769. L'école historique de la fin du XIX^e, surtout V. Cian, révisa la biogr. de B. dans des études encore utiles, dont:

--- *Un decennio della vita di M. P. B. (1521-*

1531). Torino, 1885.

--- « P. B. e Isabella d'Este Gonzaga. Note e documenti », *GSLI* 9, 1887, p. 81-136.

--- *Un medaglione del Rinascimento. Cola Bruno messinese e le sue relazioni con P. B. (1480 c.-1542)*. Firenze, 1901.

--- « P. B. (Quarantun anno dopo) », *GSLI* 88, 1926, p. 225-255.

L'art. de C. Dionisotti pour le *DBI* 8, Roma, 1966, p. 133-151, reste capital. Cf. aussi G. Mazzacurati, « P. B. », p. 1-59, in: *Storia della cultura veneta* 3, 2, Venezia, 1980. Sur certaines de ses relations intellectuelles importantes: H. Jedin, « Vincenzo Querini und P. B. » in: *Miscellanea Mercati* 4, Città del Vaticano, 1946.

Massa E. « L'eremo, la Bibbia e il medioevo » in: *Umanisti veneti del primo Cinquecento*. Napoli, 1992.

LA BIBLIOTHÈQUE ET LE MUSÉE

Nolhac P. de. *La bibliothèque de Fulvio Orsini*. Paris, 1887, p. 91-111, p. 182-186, p. 236-243, p. 278-326.

Cian V. *GSLI* 11, 1888, p. 230-249.

Clough C.H. « P. B.'s Library Represented in the British Museum », *The British Museum Quarterly* 30, 1965, p. 3-17.

Dionisotti C. « Appunti sul B. I. Manoscritti B. nel British Museum », *IMU* 8, 1965, p. 269-277.

Clough P. B.'s *Library Represented in the British Museum*. London, 1971 (2^e éd. aug.).

--- « Die Bibliothek von Bernardo und P. B. », *Librarium* 1, 1980, p. 41-56.

--- « The Library of Bernardo and of P. B. », *The Book Collector* 33, 1984, p. 305-331.

Giannetto N. *Bernardo B. umanista e politico veneziano*. Firenze, 1985.

La publication de la liste des livres de B. (Roma, ca. 1540) découverte par M. Danzi devrait apporter d'importantes nouveautés (cf. pour l'instant « Cultura ebraica di P. B. », p. 283-307, in: *Per Cesare Bozzetti. Studi di letteratura e filologia italiana*, Milano,

1996. Le « musée » privé de B. est décrit par M. Michiel dans la *Notizia di opere di disegno nella prima metà del secolo XVI*, Morelli ed.: cf. R. Weiss, *La scoperta dell'antichità classica nel Rinascimento*, Padova 1989, p. 235-237.

Elche S. « On the dispersal of Cardinal B.'s collections », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz* 27, 1983.

PHILOLOGIE

Ribuoli R. *La collazione poliziana del codice bembino di Terenzio*. Roma, 1981 (recension C. Villa, *Aevum* 57, 1983, p. 354-353).

--- *La «lectura Terentii», I. Da Ildemaro a Francesco Petrarca*. Padova, 1984, p. 254-258.

Grafton A. « P. B. and the scholia Bembrina », *IMU* 24, 1981, p. 405-407.

Grant J. N. « P. B. and Vat. lat. 3226 », *Hum. Lov.* 37, 1988, p. 211-243.

--- « P. B. as a textual critic of classical Latin poetry: *Variae lectiones* and the text of the *Culex* », *IMU* 35, 1992, p. 253-304.

Vecce C. « B. e Poliziano », in: *Agnolo Poliziano*. Sous presse.

--- « B. e Cicerone », *Ciceroniana*, n. s., 9, 1996, p. 147-159.

--- « B., Boccaccio e due varianti al testo delle Prose », *Aevum* 59, 1995.

CULTURE ET FORMATION LITTÉRAIRE

Zambaldi F. « Un vocabolario geografico di P. B. », *Riv. di filol. e d'istr. class.* 17, 1888, p. 543-546.

Castellani C. « P. B. bibliotecario della Libreria di S. Marco in Venezia (1530-1543) », *Atti del Regio Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti* 7, 1895-96.

Cian V. « Contro il volgare », in: *Miscellanea Rajna*. Firenze, 1911.

--- « Contributo alla storia dell'enciclopedia nell'età del Rinascimento », p. 289-330, in: *Miscellanea in onore di Giovanni Sforza*. Lucca, 1915.

Santoro M. *P. B.* Napoli, 1937.

Santangelo G. *Il B. critico e il principio*

d'imitazione. Firenze, 1950.

Scritti inediti di Girolamo Fracastoro. F. Pellegrini ed. Verona, 1955 (pour l'importante recension du *Syphillis*).

Mazzacurati G. « Il classicismo regolato come prologo al secentismo e P. B. », *Convivium* 29, 1961, p. 666-676.

--- P. B. e la barriera degli esemplari, p. 133-261, in: *Misure del classicismo rinascimentale*. Napoli, 1967.

Dionisotti C. « P. B. e la nuova letteratura », p. 47-59, in: *Rinascimento europeo e Rinascimento veneziano*. Firenze, 1967.

Floriani P. « La giovinezza umanistica di P. B. », et « Primo petrarchismo bembiano », p. 29-74 et 75-98 in: *B. e Castiglione. Studi sul classicismo del Cinquecento*. Roma, 1976.

--- « Il dialogo e la corte nel primo Cinquecento », p. 83-96, in: *La corte e il Cortegiano* 1. La Scena del testo, a c. di C. Ossola. Roma.

--- *I gentiluomini letterati*. Napoli, 1981.

Tateo F. « La « bella scrittura » del B. e l'Ermogene del Trapezunzio », p. 717-732, in: *Miscellanea di studi in onore di V. Branca* 3. 2. Firenze, 1983.

Mazzacurati G. *P. B. e la questione del volgare*. Napoli, 1984.

--- « P. B. e il primato della scrittura », in: *Il Rinascimento dei moderni. La crisi culturale del XVI secolo e la negazione delle origini*. Bologna, 1985.

Pozzi M. « P. B. », p. 170-204, in: *Lingua, cultura, società. Studi sulla letteratura italiana del Cinquecento*. Alessandria, 1989. [Déjà publié comme introduction des *Trattatisti del Cinquecento* I, Milano/Napoli, 1978, p. 3-38].

Lagomaggiore C. « L'Historia veneta di Messer P. B. », *Nuovo Archivio veneto*, N. S., 8-9, 1905 (rec. Cian, *GSLI* 49, 1907, p. 408-417).

Pesenti G. « Il Carme *Ad Semprium* », *GSLI* 69, 1917, p. 341-347.

Naselli M. « L'eruzione etnea descritta dal B. », *Archivio storico per la Sicilia orientale* 30, 1934, p. 116-123.

Bühler C. F. « Manuscript corrections in the Aldine Edition of B.'s *De Aetna* », *Papers of the Bibliographical Society of America* 45, 1951, p. 136-142.

Dionisotti, « Appunti sul B. II. Per la storia del *Carminum libellus* », *IMU* 8, 1965, p. 278-291.

Pertusi A. « L'umanesimo greco dalla fine del secolo XIV agli inizi del secolo XVI », p. 185-186, in: *Storia della cultura veneta* 3, 1, Vicenza, 1980.

Kilpatrick R. « The *De Aetna* of P. B.: a Translation », *StudPhil.* 83, 1986, p. 330-58.

D'Ascia L. « B. e Castiglione su Guidobaldo da Montefeltro », *GSLI* 166, 1989, p. 51-69.

Reineke I. « Der *Benacus* des P. B. », *RPL* 12, 1989, p. 177-183.

Mariana B. M. « Il 'De Aetna' di P. B. e le varianti dell'edizione 1530 », *Aevum* 65, 1991, p. 441-452.

D'Ettore M. « Il *De Urbini Ducibus* di P. B. tra elogio e dialogo », *Critica letteraria* 19, 1991, p. 641-663.

D'Ascia. *Erasmus e l'Umanesimo romano*. Firenze, 1991, p. 139-149.

Carlo Vecce
(**Université de Macerata**)

ŒUVRES LATINES ET GRECQUES

Piccolomini E. « Una lettera greca di P. B. a Demetrio Mosco », *Archivio Storico Italiano*, s.5, 6 (1890), fasc. 5, p. 307-309.

Cian. « Ricordi di storia letteraria siciliana da manoscritti veneti », *Atti della Regia Accademia Peloritana* 13, 1899, p. 17-19.